

XXX

GWAZ AOTROU GWESKLEN.

(Ies Leon.)

I.

Eur c'hastel braz ez euz, e kreizik koadou Mal;
Ha dour doun tro-war-dro, ha 'peb korn eunn toural :

Hag er porzlec'h eur puns hag hen leun a eskern,
Hag hueloc'h-huel bemnoz a gresk ar bern.

Ha war sparl ar puns-ze ar vrini a ziskenn,
Hag ho boed a glaskont, o voakat laouen.

Pont ar ger a gouez eaz, hag a zav easoch c'hoaz;
Piou-bennag eza tre na zeu ket mui e-meaz.

II.

Chentila marc'heger dre zouar a Zaozon,
Eur baleer iaouang hanvet Iann Pontorson.

War ar pardaez noz pa'z ee e-biou ar ger,
Digand ar penn-gedour e c'houlaz digemer.

— Diskennet, marc'heger, diskennet deut enn ti,
Ha likit ho marc'h gial e-barz ar marchosi :

Hag heiz ha foen he-walc'h a gavo da zibri,
Keit ha ma viot ouz taol o koania gan-e-omp-ni. —

Ila tre ma voa ouz taol o koania gand ann dud,
Na leverzont mui ger, evel pa vijent mud.

Nemed d'eur plac'h iaouang : — it d'al laez, Biganna,
Da zevel ar gwele d'ann aotrou marc'hek-ma. —

Hag evel ma oe pred da vonet da gousket,
Ar marc'heger iaouank da gousket e ma eet.

XXX

LE VASSAL DE DU GUESCLIN.

(Dialecte du Léon.)

I.

Un grand château s'élève au milieu des bois de Mael, une eau profonde l'entoure ; à chaque angle se dresse une tour ;

Dans la cour d'honneur est un puits rempli d'ossements, et le monceau devient chaque nuit de plus en plus haut.

Sur la barre du puits s'abattent les corbeaux, et ils descendent au fond, pour y chercher pâture, en croassant joyeusement.

Le pont du château facilement tombe, mais encore plus facilement se lève ; quiconque entre ne sort plus.

II.

A travers la terre des Anglais, chevauchait un noble écuyer ; un jeune voyageur appelé Jean de Pontorson.

Comme il passait le soir près de leur forteresse, il demanda l'hospitalité au chef des sentinelles.

— Descendez, cavalier, descendez et entrez au château, et mettez à l'écurie votre cheval roux ;

Il mangera de l'orge et du foin tout son soûl, tandis que vous souperez à table avec nous. —

Or, tandis qu'il soupait à table avec les hommes d'armes, ils ne parlèrent pas plus que s'ils eussent été muets.

Seulement ils dirent à une jeune fille : — Montez, Biganna, pour faire le lit du seigneur chevalier que voilà. —

Quand vint l'heure de s'aller coucher, le jeune cavalier alla se reposer.

570

Ann aotrou Pontorson enn he gambr a gane,
Gand he gorn olifant war bankig he wele.

— Biganna, va c'hoar dek, livirit eunn dra d'in :
Perag huanadet enn eur zellet ouz-in ?

— Ma oufec'h, aotrou keaz ; ma vefec'h leac'h ounn-me,
C'houi a zellfe ouz-in hag huanadefe ;

C'houi huanadefe, hag ho pefe true :
Eur c'hour-gleze a zo dindan penn ho kwele ;

N'ed eo ket seac'h ar goad diouc'h boa laz ann tride :
Allaz ! aotrou marc'hek, c'houi vo ar pevare !

Hoc'h arc'hant hag hoc'h aour, hoc'h armou, hoc'h holl draou,
Nemet ho marc'h fergan, zo dindan ann alveou. —

Hag hen ruza he zourn dindan ar penn-welead,
Ha sach'a 'r c'hour-gleze hag heu ruz gand ar goad.

— Biganna, va c'hoar geaz, salv d'in-me va buhe,
Ha m'az grai pinvidig a bemp kant skoet leve.

— Ho trugarez ! aotrou ; nemed d'in leveret :
Hag hen 'm oc'h dimezet ? hag hen ne m' oc'h-hu-ket ?

— Ho saouzan ! 'neb giz, Biganna, ne fell ket ;
Tremenet pemzek deiz aboue 'm'onn dimezet.

Hogen tri breur am euz hag he koulsoc'h ha me ;
Mar plije d' ho kalon dibab etre re-ze ?

— D'am c'halon na blij den, na kennebeud arc'hant,
Na blij tra d'am c'halou, nemed hoc'h, aotrou koant ;

Deut-hu gan-in araog ; na zalc'ho pont ar ger ;
Ar gedour na zalc'ho, dre 'ma d'in breur-mager. —

Ann aotrou lavare pa 'z ee 'mez ar porz :

— Deut-hu gan-in, va c'hoar, war lost va marc'h-emporz ;

Le seigneur Jean de Pontorson, dans sa chambre, chantait, en déposant son cor d'ivoire sur le banc de son lit :

— Biganna, ma gentille sœur, dites-moi une chose : Pourquoi me regardez-vous en soupirant ?

— Si vous saviez, cher seigneur ; si vous étiez à ma place, vous me regarderiez de même en soupirant ;

En soupirant, et vous auriez pitié de moi : dessous votre oreiller, il y a un poignard ;

Le sang du troisième homme qu'il a tué n'est pas encore séché ; hélas ! seigneur chevalier, vous serez le quatrième !

Votre argent, votre or et vos armes, tous vos effets, à l'exception de votre cheval roux, sont sous clef. —

Et lui de glisser la main sous l'oreiller, et de retirer le poignard, et il était rouge de sang.

— Biganna, chère sœur, sauve-moi la vie, et je te ferai riche de cinq cents écus de rentes.

— Je vous remercie, seigneur ; dites-moi seulement : Êtes-vous marié, ou ne l'êtes-vous pas ?

— Je ne veux, Biganna, vous tromper en aucune sorte : voilà quinze jours que je suis marié.

Mais j'ai trois frères qui valent mieux que moi ; s'il plaisait à votre cœur, de choisir entre eux ?

— Rien ne plaît à mon cœur, ni homme ni argent ; à mon cœur rien ne plaît que vous, mon beau seigneur ;

Suivez-moi ; le pont du château ne nous arrêtera pas ; il ne nous arrêtera pas, le portier ; il est mon frère de lait. —

En sortant de la cour, le seigneur disait : — Montez, ma sœur, en croupe, derrière mon coursier ;

572

Na deomp-ni da Wengamp da gaout va aotrou-me,
Da c'houzout hag hen voa gwir d'in koll va buhe.

Deomp da glask da Wengamp va aotrou-reiz Gwesklen,
Ma teuo da lakat seziz war Bestien. —

III.

— Gwengampiz, ierc'hed d'hoc'h ; ierc'hed gand azaoue ;
Nag ann aotrou Gwesklen pelec'h 'ma, han Doue !

— Mar 'd e 'nn aotrou Gwesklen, marc'heger, a glaskot,
E sall ar varounded enn tour-plad' he gefot. —

Iann euz a Bontorson pa eaz tre er zall,
Bet' ann aotrou Gwesklen a eaz diraktal :

— Grasou Doue, aotrou, skoazel Doue gan-e-hoc'h !
Hag ho skoazel gaud neb a zo gwaz gwirion d'hoc'h.

— Grasou Doue gan-e-hoc'h, pa brezeget e-leal ;
Ann neb hen skoaz Doue a renk skoaza re all ;

Na pez' ezom gan-e-hoc'h : distaget ar ger krenn.
— Ezom ann neb a zeui abenn euz Pestien ;

Enn han zo paotred Zaoz, hag a wask tud ar vro,
Hag a laka trubuil ouspenn seiz leo war dro ;

Ha kement den ia tre e lazont heb truez ;
Paneved ar plac'h-ma me oa lazet ivez,

Me oa lazet ivez evel meur a hini ;
M' ar c'hour-gleze gan-in, hag hen ruz, se'let-hui ! —

Gwesklen euz lavaret : m'entoue sent a Vreiz !
Tra vezo beo eur Zaoz na vezo deoc'h na reiz !

575

Et allons à Guingamp, trouver mon suzerain, pour savoir s'il était juste que je perdisse la vie ;

Allons à Guingamp chercher mon droit seigneur Guesclin, qu'il vienne mettre le siège devant Pestivien. —

III.

— Habitants de Guingamp, je vous salue, je vous salue avec respect : et mon seigneur Guesclin, au nom de Dieu ! où est-il par ici ?

— Si c'est le seigneur Guesclin que vous cherchez, cavalier, vous le trouverez dans la Tour-plate, dans la salle des barons. —

En entrant dans la salle, Jean de Portorson alla droit au seigneur Guesclin.

— La grâce de Dieu soit avec vous, seigneur, et que Dieu vous protège ! et protégez vous-même qui est votre vassal.

— La grâce de Dieu soit avec vous-même, qui parlez si courtoisement ; celui que Dieu protège doit protéger les autres.

Mais que vous faut-il ? dites-le-moi en peu de mots.

— Il me faut quelqu'un qui vienne à bout de Pestivien ;

Il y a là des Anglais qui oppriment ceux du pays, étendant leurs ravages à plus de sept lieues à la ronde ;

Et quiconque y-entre est tué sans pitié ; sans cette jeune fille, j'étais tué aussi.

J'étais aussi tué comme tant d'autres, j'ai sur moi le poignard rouge encore ; le voici ! —

Du Guesclin s'écria : Par les saints de Bretagne ! tant qu'il y aura un Anglais en vie, il n'y aura ni paix ni loi !

574

Ra sternet-c'hui va marc'h, ha va sterner timad :
M'az aimp d'ezhi raktal, da c'hout hag hen hell pad ! —

IV.

Pennarger c'houlenne demeurez beg ar c'hrenal
Gand ann aotrou Gwesklen, 'nn eur digarez farsal :

— Daoust hag hen 'm oc'h-hu deut amand'eunn abadenn,
Ha-pa 'm oc'h-hu sternet, hag ho tud, evelhenn ?

— D'eunn abadenn omp deut, aotrou ar Zaoz, heb gao,
Ne ked da gorolli, da zon ann bini eo ;

Da zon eur goroll d'e-hoc'h ha n'achuo abred ;
Kerkent ma vezimp skuiz, arnodo ann diaouled. —

Abenn ar c'henta stok ar voger zo pillet,
Ha tre-beteg ann down ar ger e deuz krenet ;

Abenn ann eilved stok, dismantret teir zoural,
Ha lazet daou c'hant den ha mui pegement all ;

Abenn ann deirved stok, zo pillet ar perzier,
Hag ar Vretoned tre, ha kemeret ar ger.

Diskarret eo ar ger ; ann douar marret mad ;
Ha kana ra ann den zo eno oc'h arat :

« Jann ar Zaoz, evit-han da veza ganaz fall,
Na c'honezo war Vreiz tra vezo kerrek Mal ! »

375

Qu'on équipe mon cheval, et qu'on m'arme à l'instant ;
et en route ! et voyons si cela peut durer ! —

IV.

Le gouverneur du château demandait en raillant, du haut
des créneaux, au seigneur Guesclin :

— Est-ce que vous venez au bal, que vous êtes ainsi équipés, vous et vos soldats !

— Oui, par ma foi ! seigneur Anglais, nous venons au bal ;
mais ce n'est pas pour danser, c'est pour faire danser ;

Pour vous faire danser un branle qui ne finira pas de bonne
heure ; quand nous serons lassés, les démons prendront notre
place. —

Au premier assaut, les murailles tombèrent, et le château
trembla jusqu'en ses fondements ;

Au second assaut, trois des tours s'écroulèrent, et deux
cents hommes furent tués et deux cents autres encore.

Au troisième assaut, les portes furent enfoncées, et les
Bretons entrèrent, et le château fut pris.

Le château est maintenant détruit ; le sol a été bien écobué ;
le laboureur y passe la charrue en chantant :

• Quoique Jean l'Anglais soit un méchant traître, il ne vaincra pas la Bretagne, tant que seront debout les rochers de Mael. »

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Je n'ai pu retrouver dans l'histoire le nom obscur de Jean de Pontorson; mais les rapports que lui donne le poëte avec du Guesclin, la protection qu'il lui fait demander au chevalier breton, comme à son seigneur suzerain, ne permettent pas de douter de sa réalité historique. Du Guesclin était, en effet, capitaine des hommes d'armes de Pontorson, et il possédait, près de cette ville, une terre provenant de la succession de sa mère. Le fait du séjour de Bertrand à Guingamp, et de la prière qu'on vint lui adresser pour qu'il allât détruire le repaire des brigands auxquels le pays de Tréguier était depuis longtemps livré, est de même attesté par les écrivains contemporains ¹.

Il ne reste plus aucune trace ni du château de Trogoff ni de celui de Pestivien; quant aux roches druidiques du tertre de Mael, qu'invoque le poëte breton contre la domination étrangère, elles sont toujours debout, et le laboureur, en menant sa charue, chante encore les vers prophétiques qu'autrefois chantaient ses aïeux.

- ¹ En Guingamp est venu, en la ville s'est mis,
Et là, fut des bourgeois moult forment conjois :
— AI ! sire Bertrand, vous soyez beneiz !
Nous avons bien mestier de vous, ce m'est avis ;
Car il y a chastiaux de Englois bien remplis,
Qui tous les soirs s'en viennent jusqu'à nos courtils.
Ils nous vont ravissant vaches, moutons, brebis ;
Chastel de Pestien c'est cil qui nous fait pis. —
Dolent .en est Bertrand quand il les a ofs.....
Quand furent aprestés du tout à leur command,
De Guingamp sont issus, à la trompe sonnant ;
Et furent bien six mille bonnes gens combattant,
A cheval et à pied, arbalestriers devant.

(*Chronique de Bertrand du Guesclin*, par Cavelier, trouvère du quatorzième siècle, t. I, p. 407.)